



HAL
open science

L'écriture du salut dans 'Volupté' de Sainte-Beuve et dans la Vie de Rancé de Chateaubriand

Emmanuelle Tabet

► **To cite this version:**

Emmanuelle Tabet. L'écriture du salut dans 'Volupté' de Sainte-Beuve et dans la Vie de Rancé de Chateaubriand. Travaux et Recherches de l'UMLV, 2006, 12, pp.51-64. hal-04405675

HAL Id: hal-04405675

<https://hal.science/hal-04405675>

Submitted on 19 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

U N I V E R S I T É D E M A R N E - L A - V A L L É E

**TRAVAUX
ET
RECHERCHES
DE L'UMLV**

**LITTÉRATURES
SCIENCES HUMAINES**

FIGURES DU SALUT

TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV
LITTÉRATURES ET SCIENCES HUMAINES

Revue semestrielle

Directrice de rédaction :
Fabienne BOCK

Comité de rédaction :
Edwige ARCHIER – Thierry BONZON – Pierre-François GORSE
Vladimir IAZYKOFF – Gisèle SEGINGER – Michael A. SOUBBOTNIK

Secrétaire de rédaction : Emmanuelle BRUN
Directeur de publication : Yves LICHTENBERGER
Conception graphique : Michelle THOMAS et Bertrand ZAKOWETZ

RÉDACTION :

"Travaux et Recherches de l'UMLV", Université de Marne-la-Vallée, SCD
Cité Descartes 5, boulevard Descartes, 77454 Marne-la-Vallée cedex 2
(Tel. : 01 60 95 70 75 ; Télécopie : 01 60 95 70 77)

CORRESPONDANCE :

Toute correspondance est à adresser à la rédaction.

ABONNEMENTS / VENTE AU NUMÉRO :

	Vente au numéro	Abonnement annuel
Particuliers	6 €	12 €
Institutions	12 €	24 €

Voir bulletin d'abonnement à la fin du numéro

ISSN 1298-1168

TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV

N°12 LITTÉRATURES

FIGURES DU SALUT

SOMMAIRE

NUMÉRO COORDONNÉ PAR AURÉLIE LOISELEUR

Présentation du numéro	5

Articles	
Cécile Husserr , Lucifer, figure romantique de salut ?	9
Aurélie Loiseleur , Figures, défigurations de l'ange (Chateaubriand, Lamartine, Vigny).....	29
Emmanuelle Tabet , L'écriture du salut dans <i>Volupté</i> de Sainte-Beuve et dans la <i>Vie de Rancé</i> de Chateaubriand	51
Caroline Trotot , "Au milieu d'un million de sépulchres". L'écriture comme salut chez Jean de Léry.....	65
Anne-Cécile Le Ribeuz , Figures du salut et voie du divertissement dans <i>Ysaïe le Triste</i> , roman arthurien tardif (fin du XIV ^e siècle).....	85
Élisabeth Le Corre , François Mauriac : portrait de l'écrivain en bon pasteur	117

Varia	
Jean Yves Guérin , La littérature moderne et les Lumières. Incompréhensions et antagonisme	141

Liste commentée des travaux de littérature française et de littérature comparée soutenus devant l'Université de Marne-la-Vallée en 2003-2004	163

Actualités	165

La littérature moderne et les Lumières. Incompréhensions et antagonisme

Jeanyves Guérin

Prise dans son acception la plus courante, la modernité du dix-neuvième siècle s'est volontiers posée contre le dix-huitième siècle et celle du vingtième siècle contre le dix-neuvième siècle. Chateaubriand et le romantisme français se situent en rupture ouverte mais aussi dans une certaine continuité avec les Lumières. Baudelaire, le maître des modernistes, fait de Voltaire sa tête de turc et, dans la littérature du dix-huitième siècle, préfère Laclos et Sade. Flaubert, lui, fait des Lumières une caricature cinglante en la personne de l'obtus Homais. On proposera ici quelques remarques sur les relations tendues que les écrivains modernistes ont eues avec les Lumières et leurs héritiers littéraires.

Fin de siècle

La raison, la tolérance, la liberté, le progrès semblent l'emporter avec l'installation de la République. Son idéologie positiviste-rationaliste est devenue dominante puis officielle. Son âge d'or s'achève pourtant dès la fin du dix-neuvième siècle. En 1885, Victor Hugo, qui a accompagné l'évolution de son siècle, est mis au Panthéon et *Germinal* fait triompher le naturalisme, à savoir une esthétique de la vérité accordée à l'esprit positiviste. Zola croit au progrès. Rationaliste et scientifique, il se pose en héritier des Lumières. Si l'intellectuel adopte la posture voltairienne, l'écrivain estime que le "démolisseur" a peu touché aux formules classiques. C'est de Diderot que le romancier et dramaturge se sent le plus proche : ses "méthodes d'observation et d'expérimentation appliquées à la littérature" en font, écrit-il, "le véritable ancêtre de nos positivistes" et "l'aïeul des naturalistes". Pourtant

l'idéologie et l'esthétique entrent déjà en crise. Le quasi-consensus se brise : *À Rebours*, (1884), le *Manifeste du symbolisme* (1886), puis le *Manifeste des Cinq* (1887) annoncent un reflux. Le groupe de Médan éclate et les dissidents, derrière Huysmans, bradent les acquis des Lumières.

Le patron du naturalisme encaisse le coup et entend le message. Dans *La Bête humaine* (1890), la folie meurtrière de Jacques Lantier se laisse malaisément enfermer dans des déterminismes psycho-physiologiques. La violence irrépressible de son désir est non plus héréditaire mais atavique, les pulsions échappent à la raison. En d'autres termes, le modèle épistémologique des sciences naturelles qu'ont cultivé les positivistes, trouve ses limites, quand il appert qu'une bête archaïque est tapie dans l'homme éduqué et civilisé.

Rimbaud, pour sa part, en tient pour une conception de la poésie selon laquelle elle dit tout ou ne dit rien mais ne saurait dire quelque chose sous peine de se disqualifier. Révolté s'il en fut, il l'est contre tout, et aussi contre cette "pâle raison" à qui il reproche de cacher l'infini. Mallarmé et les symbolistes, qui sont les modernes de 1890, comme les romantiques avaient été ceux de 1830, recherchent un au-delà aux choses du monde et font de l'art le vecteur d'une quête spirituelle qui ne s'enferme dans aucune dogmatique. Ils réaffirment, contre les naturalistes, l'autonomie de la littérature par rapport à la morale, à la science et à la société. Le siècle s'achève dans une crise généralisée des référentiels qui se traduit par un réveil de la spiritualité et l'émergence du nationalisme.

Les tenants du positivisme se retrouvent sur la défensive². L'affaire Dreyfus leur offre la possibilité d'un sursaut militant. Le combat qu'avait mené Voltaire contre les abus et les préjugés, retrouve son actualité. En fait, les Lumières y jettent leurs derniers feux. En première ligne, on trouve Zola et Anatole France, deux quinquagénaires prestigieux mais contestés par la jeune génération. La majeure partie des naturalistes et une partie des symbolistes sont certes du côté de l'officier juif, mais les écrivains sont moins nombreux que les écrivains, publicistes et surtout professeurs. Dans la jeune génération fraîchement émoulue des écoles, il y a certes Péguy et Proust mais leur attachement aux Lumières est, on le verra, conditionnel et problématique. En revanche, celui qui fait alors figure d'écrivain moderne,

Maurice Barrès, est un antidreyfusard endurci. Dans son roman *Les Déracinés*, il attribue le rôle du mauvais maître – un *topos* récurrent de l'extrême droite – à un professeur de philosophie qui se trouve être un "kantien déterminé", un "fils de la raison". Barrès oppose les abstractions universalistes du "philosophe nomade" à la sagesse héréditaire des Lorrains. Par un étrange renversement des choses, Bouteiller l'idéologue d'État se voit affublé des qualificatifs "intolérance fanatique" et "zèle sectaire" que les auteurs des Lumières attribuaient aux croyants³.

Il est arrivé que la synthèse républicaine ait suscité tout naturellement une réaction de rejet. C'est que, si elle a exalté les savants et honoré philosophes et historiens, si elle a misé sur l'école, la Troisième République⁴ a ignoré les écrivains contemporains qui apparaissaient, à juste titre d'ailleurs, idéologiquement peu fiables et a instrumentalisé le répertoire classique. D'où un contentieux. En tant qu'institution, la littérature, mal aimée, fonctionne comme un contre-pouvoir. Le romantisme, le symbolisme puis les avant-gardes du vingtième siècle ayant théorisé l'autonomie du créateur par rapport aux modèles anciens, aux règles esthétiques et aux goûts du plus grand nombre, il n'est pas étonnant que, de Baudelaire à Beckett en passant par Jarry, la modernité se pense à distance de l'idéologie dominante voire contre elle.

Gustave Lanson, républicain socialisant puis œcuménique, impose l'histoire littéraire entre l'affaire Dreyfus et la grande réforme des études dont il est le principal promoteur. Cette réforme, il la présente comme progressiste, anti-élitiste. Elle a partie liée avec la république des professeurs et la mythologie laïco-positiviste. Son présupposé est l'harmonie entre la science et la démocratie. La composition française, l'explication de textes, l'inventaire des sources sont situés dans l'héritage des Lumières. Pour ses initiateurs, cette histoire littéraire représente une avancée par rapport à la paléo-critique qui oscillait entre dogmatisme et impressionnisme. Les écrivains, on va le voir, ne sont pas de cet avis.

La rhétorique ayant été enterrée avec les mandarins réactionnaires qui l'enseignaient, l'histoire littéraire prend son essor dans une université qui ignore la littérature vivante. Ne faut-il pas attendre la réédition de 1923 pour que la monumentale *Histoire de la littérature française* fasse leur place à

Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé ? C'est à Boileau, à Corneille puis à Voltaire que Lanson consacre ses grandes monographies, tandis que son rival catholique Brunetière en écrit une sur Bossuet. Lanson devenant Lanson, passe du dix-septième au dix-huitième siècle. "Nous sommes tous des voltairiens", s'écrie-t-il un jour. C'est désormais l'homme de l'affaire Calas, de la tolérance et de l'esprit critique qui figure le grand écrivain.

Les enseignants de Lettres ont massivement adhéré à cette idéologie républicaine qui leur assure un rôle et civique et culturel. La littérature fournit une éthique provisoire, une direction laïque des consciences⁵. Les grands écrivains du passé sont les pères, les docteurs, les saints de la France nouvelle laïque et démocratique. Mais les professeurs de la république et la république des professeurs se sont durablement coupés des créateurs. Le lansonisme, dont la réforme de 1902 fait une *doxa*, est largement tourné vers la littérature du passé. L'école fait la part belle aux Lumières aux dépens des humanités du grand siècle : Voltaire, Montesquieu, Diderot, Buffon prennent le pas sur Racine, Bossuet, Boileau. Elle méconnaît Barbey d'Aurevilly, Rimbaud et Mallarmé. Cette école républicaine est, de plus, foncièrement gallo-centrique, quand l'institution littéraire, à l'instar de la *Nouvelle Revue française*, de Gide à Claudel, se veut délibérément cosmopolite.

La génération de 1870 a été élevée dans le culte de la raison et du progrès. Proust, Péguy et Claudel ont en commun d'avoir été éduqués dans les lycées de la République et d'en contester l'enseignement. C'est sur le terrain de la critique littéraire que le premier affirme son anti-intellectualisme, Sainte-Beuve occultant Taine et Lanson puis Bichot figurant une Sorbonne qui conspire contre les écrivains. À la critique vétilleuse des professeurs il oppose, lui qui parie sur la métaphore, l'analogie et l'allégorie, une critique inspirée des créateurs, moins soucieuse de déterminismes et plus attentive aux formes textuelles. Le meilleur lecteur n'a nul souci de l'intelligence ni de l'érudition. L'intuition, la sensibilité suffisent à son plaisir. À *la Recherche du temps perdu* est, entre autres choses, un *Contre Lanson*⁶. C'est aussi, comme l'a bien montré Gilles Deleuze, une recherche de la vérité, un récit d'apprentissage et, selon le propre mot de son auteur, un ouvrage dogmatique. On a parfois vu en Proust un romancier philosophe et, de façon

plus sommaire, un vulgarisateur du bergsonisme. Qu'il reprenne divers topoï théoriques des années 1890-1910 est indéniable. Sa philosophie est une philosophie de la conscience et de l'individu. Quand, du *Contre Sainte-Beuve* au *Temps retrouvé*, il exalte la sensibilité contre l'intelligence, celle-ci est assimilable à la raison des philosophes ou encore à l'esprit de système. Si la philosophie se donne pour tâche, hier comme aujourd'hui, hier plus qu'aujourd'hui, de construire un système, la littérature alors est l'anti-philosophie⁷.

Le fils du peuple Charles Péguy a peu à voir, au départ, avec l'héritier Proust. Son retour à la foi et sa poésie mystique lui valent d'être catalogué comme réactionnaire. Il reste attaché à l'esprit critique et au libre examen des faits, mais craint une religion de la raison. Ce qu'il appelle le parti intellectuel lui paraît pactiser avec l'absolu, avec l'abstraction et avec l'État. La raison des sociologues, des historiens et des lansonniens est immodeste, systématique, déréalisante, elle malmène la complexité du réel, elle prétend selon lui former le monde à partir d'elle au lieu de se former à partir du monde. L'esprit scientifique s'est dégradé en un scientisme stérilisant. C'est sur le terrain de la littérature que les ravages de la *doxa* sont, pour lui, les plus flagrants. On ne sait plus lire les textes littéraires c'est-à-dire les co-créer, les achever, les faire fructifier. Les circumnavigations érudites renvoient la poétique et l'herméneutique aux calendes grecques. Péguy publie *De la raison* en 1901. Un de ses derniers textes est une défense de Bergson. Il voit dans le bergsonisme un nouveau rationalisme, non un antirationalisme⁸. Le poète, dans ses dernières années, se fait prophète mystique, le penseur se rallie non pas à l'irrationnel mais à une conception ouverte de la raison. Que la liberté de penser doive être défendue contre les libres-penseurs manifeste, si besoin était, l'éclatement des Lumières.

Paul Claudel enfin entend dresser toute son œuvre contre le positivisme et le rationalisme rigides de son maître le kantien Burdeau, celui-là même que Barrès avait malmené dans *Les Déracinés*, de Zola et de Renan, sa bête noire. Les "tristes" années 1880 ont été pour lui un "baigne matérialiste". Il est à noter que la lecture de Rimbaud a précédé son retour à la foi chrétienne. En d'autres termes, c'est l'écrivain débutant d'abord, c'est le converti de Notre-Dame ensuite qui se pose comme contestataire d'une

idéologie laïque officielle, de ses “pions” et de ses “cuistres” qu’il n’est pas le seul à percevoir comme fermés à la littérature.

La Nouvelle Revue française, dont Proust et Claudel vont être les fleurons, a été fondée, en 1909, par des auteurs qui, au-delà de leurs divergences intellectuelles et spirituelles, ont en commun une exigence de rigueur, le souci de l’écriture et l’attachement à une modernité mesurée. Ces auteurs, quand ils sont en quête de cautions philosophiques, vont les chercher du côté de Bergson mais aussi de Nietzsche. Le plus éminent critique de la revue, Albert Thibaudet, est un bergsonien. C’est par ailleurs un universitaire, mais qui enseigne loin de la Sorbonne, à Genève. La succession de conversions au catholicisme qui affecte quelques ténors de cette revue, pluraliste dont son directeur Jacques Rivière, n’a aucune influence sur ses sommaires dans lesquels Jean Paulhan, héritier du parti intellectuel et d’origine protestante, fait libéralement coexister libres-penseurs et catholiques, surréalistes et communistes.

Anatole France, Julien Benda et Martin du Gard

Les quelques auteurs restés fidèles aux idéaux des Lumières font désormais figures de dinosaures⁹. Anatole France aurait aimé vivre au dix-huitième siècle, siècle du doute, de l’esprit critique et du plaisir. Il est à bien des égards un homme des Lumières, malgré son pessimisme historique. C’est un moraliste sceptique et épicurien qui déteste tout dogme, l’entreprise métaphysique, le principe d’autorité, la notion même de vérité révélée, les idées d’ascèse et d’expiation. À l’homme d’action il oppose et préfère l’homme de culture ou, si l’on préfère, l’intellectuel qui, par profession ou par vocation, soumet les textes, les actes du pouvoir, les vérités reçues au crible de la raison. On a toujours raison quand on a la raison avec soi. Tout le mal venant de l’ignorance et du préjugé, Anatole France fait confiance à l’homme éclairé par la raison, que, dans son œuvre, représentent l’abbé Jérôme Coignard, Monsieur Bergeret, Brotteaux des Ilettes. Répugnant à la vulgarité et à la violence, il ne cesse d’opposer le penseur et la plèbe – la “canaille” de Voltaire – qui est ignare, versatile, fanatisable. “Les vérités scientifiques ne sont pas sympathiques au vulgaire¹⁰”, constate M. Bergeret.

La faculté de penser est le fait d'une élite cultivée. La masse a besoin d'être éduquée¹¹. De la Commune de Paris jusqu'à l'antidreyfusisme, "la foule a des passions violentes et simples", elle est "inaccessible au raisonnement"¹². Pécus vénère la force et la puissance. Or "c'est la science, et non le peuple, qui est la souveraineté"¹³, déclare M. Bergeret. Ce double et porte-parole d'Anatole France finit professeur de langue et littérature grecques à la Sorbonne. "Homme de bonne volonté", il révère la science, la méthode, la raison ("Il convient que la raison entreprenne sur le sentiment"). La philologie c'est la raison appliquée à des textes. Le professeur a des convictions – l'abolition de la peine de mort, la réforme du système carcéral. Dans le quatrième tome d'*Histoire contemporaine*, il professe des convictions socialistes.

Dans les années 1890, la crise de l'idéologie républicaine se traduit par une poussée spiritualiste, ésotérique et/ou mystique sur le terrain de la philosophie (Boutroux, Ravaisson et surtout Bergson) et, plus encore, de la littérature (Huysmans, Bloy, Claudel). Le phénomène va d'ailleurs s'accroître dans la décennie suivante. Anatole France en est conscient et c'est une des raisons qui l'amènent à se lancer dans la bagarre. C'est avec tristesse qu'il constate les insuffisances de l'hyperrationalisme et du scientisme, bref la crise de la synthèse républicaine dont il a été un des derniers hérauts.

"La confiance en la science, que nous avons forte, est plus qu'à demi perdue. Nous étions persuadés qu'avec de bonnes méthodes expérimentales et des observations bien faites nous arriverions à créer le rationalisme universel. Et nous n'étions pas loin de croire que du dix-huitième siècle datait une ère nouvelle. Je le crois encore. Mais il faut bien reconnaître que les choses ne vont pas si vite que nous le pensions et que l'affaire n'est pas aussi simple qu'elle paraissait¹⁴."

Dreyfus est son Calas. L'esthète hédoniste, le dilettante sceptique non seulement devient un militant, mais va jusqu'à être l'intellectuel organique du Bloc. Il soutient résolument la politique antichrétienne et anticléricale du petit père Combes sans voir que le fichage idéologique est lourd de périls liberticides et il tarde à comprendre que cette politique est l'alibi d'un

conservatisme social qui renvoie les nécessaires réformes aux calendes grecques. Le très-laïque Clemenceau, devenu président du Conseil, ne va pas hésiter à faire briser des grèves par la troupe. La question religieuse cesse d'être cardinale avec la séparation de l'Église et de l'État qui, bien loin de détruire le christianisme en France, va lui profiter. La question de la guerre prochaine et celle du socialisme passent au premier plan. L'écrivain apporte son soutien aux socialistes de Jaurès, tout en craignant leur venue au pouvoir. D'où *Les dieux ont soif*.

Ce roman raconte comment un brave garçon devient un juré impitoyable du Tribunal révolutionnaire. Évariste Gamelin est un homme ordinaire mais c'est un "esprit religieux¹⁵" dont la lecture de Jean-Jacques a fait un fanatique. Il veut le bonheur de l'humanité, mais vote des sentences iniques. Il est de mauvaise foi, c'est d'abord sa foi qui est mauvaise. À cet Évariste Gamelin "vertueux, déiste et bon citoyen¹⁶" Anatole France oppose un philosophe "voluptueux", sceptique et débonnaire, Brotteaux des llettes, grand lecteur de Voltaire. Les Lumières, pas plus que la Révolution, ne sont, pour Anatole France, un bloc.

Tout ce qui est alors arrivé est la faute à Rousseau dont Anatole France a fait sa bête noire. À Jean-Jacques il reproche pêle-mêle sa religiosité, son optimisme, son naturisme, son moralisme. "Je ne crois pas, faisait-il dire à M. Bergeret, que les hommes soient bons naturellement. Je crois plutôt qu'ils sortent généralement et peu à peu de la barbarie originelle et qu'ils organisent à grand effort une justice incertaine et une bonté précaire¹⁷". La dérive terroriste et, dirions-nous avec François Furet, pré-totalitaire de la révolution jacobine s'explique mal par une illumination de type religieux. Anatole France a apporté sa contribution, partielle, passionnée et politique, au bicentenaire de Rousseau.

Le lettré a des goûts néo-classiques. Il croit à la supériorité des classiques sur les auteurs d'un dix-neuvième siècle. Sa préférence va d'abord aux auteurs grecs et latins, à Rabelais, à Montaigne, à Racine et surtout à Voltaire dont, on l'a vu, il partage les enthousiasmes et les phobies. La grandeur de Balzac, Baudelaire et Flaubert, en revanche, lui échappe. En tant que critique, il s'en prend vigoureusement aussi bien à Zola dont il a éreinté *La Terre*, qu'à Mallarmé, aux naturalistes comme aux symbolistes. Proust

enfin, auquel il a fourni un modèle de Bergotte, l'ennuie. De ses romans qui sont des essais ou des chroniques romancées émane le charme désuet d'un style limpide et d'une ironie souvent mordante. Il y manque une ligne narrative ferme. Ce sont des montages de scènes et de discours.

Son pacifisme, dans les années 1920, amène le vieux-républicain à soutenir – un temps – le jeune parti communiste. Son “salut aux soviets” paru dans *L'Humanité* fait du bruit. Deux ans plus tard, c'est à Herriot et au cartel des gauches qu'il apporte la caution de son scepticisme souriant. Anatole France est à la fois subversif et démobilisateur, progressiste et conservateur. Cette ambiguïté qui a fait le succès de l'écrivain lui vaut ensuite des avanies. Les surréalistes – Aragon, Éluard, Breton, Soupault *et alii* – se déchaînent contre son cadavre. C'est à qui se montrera le plus insultant. Charles Maurras, au contraire, salue l'écrivain classique¹⁸. Un long purgatoire attend son œuvre. Bien que la Bibliothèque de la Pléiade ait accueilli ses fictions romanesques, il n'en est pas véritablement sorti aujourd'hui.

C'est sur le cas de Julien Benda que nous allons maintenant nous attarder. Sa longue carrière l'a conduit du dreyfusisme au stalinisme, de *La Revue blanche* aux *Lettres françaises* via *Les Cahiers de la quinzaine* et la *Nouvelle Revue française*. Sa *Trahison des clercs* (1927) est souvent citée, rarement lue. Pendant soixante ans, cet esprit systématique a ferrailé contre les écrivains et les penseurs de son siècle. Il aurait aimé être, comme Boileau et Sainte-Beuve le furent en leur temps, un régent des lettres françaises. Il a le sentiment que tout fout le camp et que la littérature entière fait de dangereuses concessions aux passions de la multitude et est passée du côté de l'irrationalité. Tel un pion acariâtre, il distribue donc les mauvais points. Ainsi, dans *La France byzantine*, vitupère-t-il Proust, Valéry, Gide, Giraudoux, les surréalistes. Sartre, Malraux, Bachelard font ailleurs les frais de son hargneux misonéisme. Il exécute l'existentialisme : une philosophie sentimentale et populaire. La littérature moderne¹⁹, qu'il hait et méprise en bloc, est soit une médiocre reformulation de l'ancienne – *nil novi sub sole* – soit un délire pathologique qui fait fi des goûts classiques du public. Des bavards, des précieux, des imposteurs occupent indûment la scène littéraire... Benda n'aime rien moins que les idées claires et distinctes, qui, pour lui, sont logico-mathématiques. Il refuse toute autre forme d'intelligence,

qu'elle soit linguistique ou esthétique et de ce fait s'interdit toute compréhension de l'effet esthétique et littéraire. Il est donc évidemment allergique à la poésie dans la mesure où elle se plie mal à un décodage logique. "Le poétique, écrit-il, aime l'irrationnel – qui le lui rend"²⁰. Mi-pédant mi-Huron, il exhibe, pour s'en gausser, des vers ténébreux. Il invective Rimbaud qui est une de ses bêtes noires et querelle Apollinaire. Les romanciers ne sont pas mieux considérés. Le roman est un genre frivole, mondain. Son intérêt est tout au plus documentaire. Aucun roman ne vaut un bon manuel de philosophie ou un traité de psychologie. Une phrase de *L'Éthique* en apprend plus sur la jalousie que l'œuvre de Proust. Quant au théâtre, qui fait appel à la communion avec le public, il subit le même sort.

Benda appréhende la littérature selon des critères intellectualistes. Il proscrie l'imaginaire, la passion, l'originalité. Seuls Rabelais, Montaigne, La Bruyère, Voltaire, dont il a annoté le *Dictionnaire philosophique*, Montesquieu, Goethe et, pour le dix-neuvième siècle, Renan échappent à sa vindicte. Le contempteur de la modernité est un thuriféraire sélectif du classicisme. Dans son panthéon figurent en effet Descartes, Spinoza et Malebranche mais pas Molière ni Racine ni Shakespeare. La littérature, pour lui, doit être didactique, idéologique et désincarnée ou ne pas être. À l'écrivain il préfère le penseur, en l'occurrence le logicien, et au penseur le savant.

Sous l'idée, le fantasme. Sous l'abstraction, la phobie. Ce rationaliste intransigeant est un passionnel. Il se reconnaît un "fanatisme idéologique" et admet que son rationalisme est "inhumain"²¹. "Haine du réel, orgueil de l'esprit"²². L'esprit n'est sans cesse exalté qu'en tant qu'il est affranchi de la chair, de la matière et de l'existence. L'intellectualisme de Benda est une fuite dans l'abstraction. Au nom de la raison, il jette l'anathème sur la foi, l'intuition, le mythe, l'amour, le sentiment, le corps, la société, la vie, sur tout ce qui est humain, trop humain et qui fait le terreau de la littérature. D'où cette réplique de Claude Mauriac : "Évidemment si on exclut de la littérature l'histoire, la politique, la religion, la psychologie et autres sujets qui forment la constante préoccupation de l'esprit humain, la littérature est réduite à bien peu"²³. La littérature d'idées, une littérature nourrie d'abstractions et coupée de la vie est tout ce qu'on veut sauf de la littérature.

Ses quelque cinquante livres, ses milliers d'articles sont un *non possumus*, un procès stalinien au monde moderne. Comme Maurras et Léon Daudet, Benda croit avoir trouvé la source de tous les maux dans le romantisme. "Oui, le stupide XIX^e siècle", titre-t-il un de ses articles à la NRF²⁴. Barrès, Romain Rolland, Suarès, Claudel, Péguy sont des "romantiques intégraux et fieffés²⁵" et Bergson, contre lequel il écrit deux pamphlets avant 1914, est leur inspirateur. Gide est plus romantique que Lamartine et Gide l'est plus que Hugo... Si le romantisme est ainsi pris à partie en tant que fauteur de décadence, c'est à la fois parce qu'il est une matrice de la modernité, qu'il fait de la poésie le genre suprême et qu'il fait la part belle au sentiment et à la passion. Pour l'historien de la littérature, il est clair que Benda exagère l'influence du romantisme. Elle est avérée chez Barrès, Giraudoux et Malraux. Le surréalisme qui est le continuateur de son entreprise est très minoritaire dans siècle.

Jusqu'en 1940, ses chroniques et notes de la NRF donnent à Benda une influence considérable. À la sortie de la guerre, il apparaît comme l'homme d'une autre époque. Il en est réduit aux tribunes que lui offre la presse communiste. Dans le *Combat* de Camus, conservatoire de l'esprit résistant et journal-phare de l'après-guerre, nul n'a de vocables assez acérés contre l'homme lige de la science et de la raison qui, non sans raison, est rapproché de Maurras. Ce rationaliste atrabilaire, cet esthète borné fait "aux écrivains que nous aimons, aux modernes le procès que leur a fait Vichy. Il fait partie des réactionnaires de la pensée". Tout est dans ces mots de Maurice Nadeau²⁶. Sartre, dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, et Paulhan dans *Critique*²⁷, au même moment, ne sont pas moins sévères. Les radotages passésistes de Benda enferment les Lumières – on n'ose dire l'élitisme républicain, encore que la formule l'eût certainement enchanté – dans une impasse. Le père fouettard fait de la raison le totem de fantasmes régressifs et interdictionnels. Benda auquel on adjoindra l'Emmanuel Berl de *Mort de la pensée bourgeoise* (1930), conforte la gauche politique dans son rejet d'une modernité assimilée à une frivolité esthétisante et psychologisante.

Dans la génération apparue avant la Première Guerre mondiale il n'est plus guère qu'un écrivain à s'affirmer comme homme des Lumières. Au prix d'un difficile effort sur lui-même, Roger Martin du Gard est devenu un libre-

penseur et un homme de gauche et il voit ses cadets, à la NRF et ailleurs, récuser les idéaux qu'il a embrassés. *Jean Barois* (1910) est, selon Camus, "le seul grand roman de l'âge scientifique²⁸", il en exprime les espérances et les déceptions. C'est la relation d'un apprentissage puis d'un désapprentissage. Le personnage éponyme a un père positiviste et une mère croyante. Il devient un propagandiste de la libre-pensée et un militant dreyfusard jusqu'à ce que, malade et las, il fasse retour à la foi sous l'influence de sa fille. Un atavisme mystique l'emporte sur l'éducation scientifique. N'y aurait-il pas eu maldonne ? Jean Barois a fait de la science l'objet d'une foi puis d'une nouvelle religion. Il est passé d'un credo religieux à un credo rationaliste et matérialiste, se condamnant à la déception. Il s'est fourvoyé. C'est pourquoi Martin du Gard a introduit un autre personnage. Luce le bien-nommé reproche à Barois et à son groupe d'avoir adopté une attitude "jacobine", c'est-à-dire sectaire. Il juge inévitable la réaction irrationaliste, mais persiste à croire à la vertu persuasive des idées. Il parie sur l'éducation, non sur la propagande. Son rationalisme est, souligne Lanson²⁹, "purgé du fanatisme", serein et tolérant. Ce personnage justifie que *Jean Barois* soit, selon le mot de Camus, le roman de la raison déçue mais persévérante.

Si impartiale soit la voix narrative, l'organisation du matériau fictionnel est orientée. La religion est associée à l'obscurité, la libre-pensée à la lumière, l'église à une prison, etc. Martin du Gard montre plus qu'il ne narre ; le style notatif, le découpage en séquences, les dialogues proposent un compromis entre le récit naturaliste et la partition filmique. La technique narrative sauve cet austère roman-dossier et les droits de la littérature. Que l'auteur de *Jean Barois* fréquente assidûment Gide et la NRF suffirait à expliquer son souci de renouveler la forme. Mais la suite de sa carrière le situe dans la postérité du naturalisme.

De Guilloux aux surréalistes

Passons à l'entre-deux-guerres. Notons d'abord que, dans la fiction, la figure de l'enseignant se dégrade. Tant que le positivisme républicain était l'idéologie ascendante, le professeur et accessoirement le médecin ou l'ingénieur étaient des figures positives investies d'une mission émancipatrice.

Que l'on pense à M. Bergeret déjà cité ou, chez le dernier Zola, à l'instituteur de Vérité. On citera aussi pour mémoire les hussards noirs de la république célébrés par Péguy. On a déjà croisé Brichot. Ses collègues, Le Trouhadec, Topaze, Cripure ont failli et perdu leur aura. On verra un signe dans le fait qu'ils sont généralement chahutés. Quant au docteur Knock, c'est un habile manipulateur qui met les grands principes au service de ses intérêts et de ses ambitions. Ce qui intéresse l'unanimiste Jules Romains ce sont les mystifications et les techniques de prise du pouvoir.

Le Sang noir de Louis Guilloux fait succéder Cripure à Bouteiller. Le prof est un kantien à nouveau, mais il est passablement atypique car il invoque des écrivains plutôt que des penseurs et ses références (Flaubert, Baudelaire, Rimbaud, Nietzsche) sont modernistes et cosmopolites. Sa ferveur s'est usée au contact de cancre et de collègues obtus. Son criticisme agace ses collègues conformistes mais déçoit ses élèves lesquels se tournent qui vers la poésie d'avant-garde qui vers la Russie révolutionnée. Cripure, concubin d'une illettrée, a abandonné la servante qu'il avait engrossée. Il nourrit un sentiment de persécution et l'obsession d'un complot universel. Autant de traits qui l'apparentent à Rousseau. Son suicide final signe la fin d'une époque et d'un type d'intellectuel.

Guilloux présente le lycée républicain non comme le vecteur des lumières émancipatrices mais comme un rouage de l'ordre social, on n'ose dire comme un appareil idéologique d'État. Il fonctionne au profit d'une élite qui seule bénéficie des Lumières. Conformistes ou non, les professeurs sont des bavards, ce sont d'abord des bourgeois et les potaches de même : des "petits messieurs". Les clercs trahissent, ce sont des pères indignes qui envoient leurs élèves à la guerre. À la culture de l'école (et de ces universités populaires pour lesquelles s'était enthousiasmé Anatole France) l'auteur d'origine populaire oppose une contre-culture ouvrière dans *La Maison du peuple*. Bernés par un médecin beau parleur, qui, ayant capté leurs voix, se débarrasse de leurs élus minoritaires, des militants socialistes décident de ne plus compter que sur leurs forces et d'investir leur temps, leur peine et leur argent dans la construction d'une maison commune qui abritera le siège des coopératives, des syndicats et une école parallèle. La révolution prend la place de la République.

Jean Guéhenno est alors une des grandes autorités intellectuelles et morales de la gauche. Les "amis" de Romain Rolland lui confient puis lui retirent la direction d'*Europe*, il devient ensuite le codirecteur de *Vendredi*, l'hebdomadaire intellectuel du Front populaire. Que ce professeur sorti du peuple, fervent commentateur de Jean-Jacques et de Renan, soit méchamment caricaturé par Sartre dans *La Nausée*, roman moderniste d'alors, est l'indice de la défaveur qui frappe les Lumières. Cet honnête homme ne retrouvera pas son influence après la guerre.

Au même moment encore, le "retour à Zola" préconisé par la revue *Monde* se manifeste dans une production populiste ou prolétarienne dont l'idéologie est confuse ou évanescence. Dans cette mouvance progressiste, Romain Rolland et Henri Barbusse revendiquent hautement l'héritage des Lumières. Leur pacifisme les conduit à l'internationalisme prolétarien. Tout est simple. Le plan quinquennal est la manifestation moderne de la rationalité et Staline a chaussé les bottes de cette Catherine II pour laquelle les philosophes eurent tant d'indulgence. L'URSS est le laboratoire d'un nouveau despotisme éclairé dont les moujiks font certes les frais, mais ils sont si arriérés qu'il faut bien un peu les brutaliser. La crédibilité de ces convertis souffre d'autant plus que leur œuvre faiblit³⁰. Il ne faut pas s'étonner si les infortunes de la raison ont pour conséquence qu'elle va être, pendant de longues années, le paradigme perdu.

On s'attardera sur le cas des surréalistes. Ce sont avant tout des poètes auxquels il est arrivé de jouer les philosophes. Leur révolte se déchaîne contre la société, la religion, la morale mais aussi la science. Ils piétinent, on l'a vu, le cadavre d'Anatole France. Ils traitent Barbusse comme un demeuré. Le monde est l'objet de leur part d'un refus furieux, non d'une critique rationnelle. "L'esprit contre la raison". Ce titre de René Crevel résume l'entreprise de Breton et de sa secte. "L'ennemi essentiel du surréalisme, écrit Camus, est le rationalisme³¹". La prétention de la raison à épuiser le réel est disqualifiée comme coercitive donc exorbitante. De quelle raison s'agit-il ? De la raison raisonnante des philosophies classiques ou de celle des positivistes ? De la raison scientifique et technicienne ? L'essentiel est qu'à la sape méthodique et ironique des préjugés que pratiquait un Voltaire les surréalistes préfèrent l'agression et la provocation, la rupture des liaisons

logiques. Ferdinand Alquié étudiant la philosophie du surréalisme³² remarque que, pour André Breton, la raison se confond avec la loi des choses, qu'elle se présente comme une transcendance extérieure, normative et desséchante. Le détour qu'elle exige exaspère les révoltés. Ils lui préfèrent la colère. Mais c'est sur le désir qu'ils parient. D'où une tension permanente. La raison doit faire sa place au désir, à l'inconscient, à l'imagination dont la dynamique, violente, est subversive et libératrice. Le poète a toujours raison. La raison sera ouverte ou ne sera pas.

Parmi les nombreux écrivains que, dans le premier *Manifeste*, Breton décrète surréalistes avant le surréalisme, il y a, pour l'essentiel, des auteurs français du dix-neuvième siècle. Le seul auteur du dix-huitième à être revendiqué comme un maître est le marquis de Sade. Le moins que l'on puisse dire est que c'est un auteur ambigu. Et de quel Sade s'agit-il ? Du blasphémateur assurément, du théoricien qui tourne la violence du désir contre la société, la morale et la religion. Est-ce du citoyen qui, contre Saint-Just et les jacobins, se prononce contre la peine de mort ?

Les surréalistes affirment leur dette à l'égard des romantiques allemands, ils se réclament aussi de Hegel, de Marx et de Freud. Leur philosophie, hégélienne dans son lexique, ne l'est pas vraiment dans son esprit du fait qu'elle rejette l'équivalence du rationnel et du réel. Alquié, après Camus, a bien montré que les désaccords sont profonds entre la philosophie implicite des surréalistes et la doctrine marxiste. Que *Nadja*, *Traité du style*, *L'Immaculée Conception* paraissent dans une phase dogmatique du groupe jette un soupçon sur les discours doctrinaux de la secte. Le pari de Breton sur l'histoire et l'État n'est d'ailleurs ni absolu ni définitif. Dès 1935, commence le travail d'éloignement. Après avoir tergiversé, il finit par refuser, pour libérer l'homme, de le soumettre à des mécanismes liberticides, fût-ce par souci d'efficacité. L'exigence de liberté, au bout du compte, a raison de l'idéologie allemande. Elle conduit le groupe à s'autonomiser toujours plus mais aussi à se marginaliser.

Breton a confiance en l'homme, il valorise l'amour et le bonheur. Le surréalisme est, au fond, un humanisme. Son projet de ruiner la religion et la métaphysique continue celui du dix-huitième siècle à cette différence près, qui n'est pas mince, que la libération totale, pour lui, passe par la poésie, non

par la philosophie. En d'autres termes, l'écriture poétique recueille l'héritage de l'écriture philosophique. Le flot des images est préféré à l'enchaînement des concepts. Les surréalistes jouent avec l'imaginaire, ils ne succombent pas aux délires de la folie. Ils n'aiment pas perdre la raison, ils aiment ce que la raison fait perdre.

Le point suprême d'où "la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable cessent d'être perçus contradictoirement³³" est au fond de l'homme. Les surréalistes récuse toute transcendance, celle de Dieu comme celle de l'Histoire, de la société ou encore de la raison. Après 1940, Breton, Péret et leurs jeunes disciples se passionnent certes pour l'éсотérisme, l'hermétisme, le spiritisme, la magie, l'astrologie, ils refusent d'exclure les démarches para-scientifiques mais ils rejettent catégoriquement les présupposés spiritualistes de ceux-ci. Ce qui leur vaut néanmoins une violente critique de Benda dans *La France byzantine* et de Roger Vailland, dans *Les Surréalistes et l'après-guerre*.

L'on passera plus vite sur la période suivante. La poussée progressiste des années 1930, dans laquelle s'étaient inscrits les surréalistes, se traduit par une marxisation qui va culminer dans les années 1945-1975. Dans l'après-guerre, les communistes se présentent comme les continuateurs, comme les seuls héritiers légitimes des Lumières. Ce que ni Sartre ni Camus ne leur contestent. Mais, abusifs ou non, ce sont des héritiers encombrants et compromettants. C'est le moment où le Parti prend en main le centenaire d'Anatole France. C'est le moment aussi où non seulement Julien Benda, on l'a vu, mais aussi les rationalistes Francis Ponge, Raymond Queneau et Roger Vailland se rallient politiquement sinon intellectuellement au communisme. En ces années-là, les "Classiques du peuple" aux défuntés Éditions sociales éditent les grands auteurs du dix-huitième siècle, Voltaire, Rousseau, Diderot, D'Holbach, La Mettrie, Morelly, Meslier ; Henri Lefebvre distingue chez Diderot une conception déjà dialectique de la nature et une conception encore métaphysique de l'homme ; avec Georges Cogniot, *La Pensée* se veut l'organe du rationalisme moderne. On y défend et promeut la culture classique, de Descartes à Zola. Une culture scolaire, conventionnelle, mise en perspective marxiste. La presse du Parti (notamment *La Nouvelle Critique*) se déchaîne contre Proust, Joyce, Kafka, etc. Ces modernistes sont

vilipendés comme réactionnaires tandis qu'Aragon et ses féaux encensent la littérature réaliste-socialiste. Les staliniens français reçoivent le soutien de Lukacs dont *La Destruction de la raison* est une virulente mise en accusation de la littérature moderne. De ces excès rétrogrades, les progressistes non communistes, dont Sartre, se dissocient.

L'après-guerre voit les philosophes investir le champ littéraire. Sartre et les existentialistes enlèvent aux écrivains universitaires leur quasi-monopole de la philosophie tout en se posant comme écrivains. Les nouveaux venus rompent avec le mélange de positivisme et d'idéalisme qui avait dominé depuis plusieurs décennies et que, de Péguy à Nizan, deux générations d'écrivains avaient contesté en vain. L'heure est à la dialectique. Hors du marxisme point de salut. Mettant de leur côté l'autorité de la science et les lois de l'histoire, plus d'un philosophe se fait philodoxe.

Ni Sartre ni Camus ne s'affirment comme héritiers des Lumières dont l'événement vient de malmener l'optimisme. C'est ce que Benda *semper fidelis*, d'ailleurs, reproche au premier, qui emprunte à Heidegger puis à Marx et, par ailleurs, s'est d'abord posé comme écrivain moderniste. À la différence des communistes Sartre n'inscrit pas le marxisme, dont il est un néophyte péremptoire, dans une tradition philosophique qui remonte aux Lumières. Il s'efforce de le repenser à partir de sa propre philosophie : vaste entreprise qu'il laisse inachevée. Avec le recul du temps, on peut se demander si, bien qu'il ne le dise pas, Camus n'inscrit pas de façon discrète sinon son "humanisme têtu, étroit et pur, austère et sensuel³⁴", du moins une partie de son œuvre – notamment *La Peste*, avec la figure du docteur Rieux – dans le sillage des Lumières. Il a fallu attendre la publication posthume du *Premier Homme* pour que soit connu l'hommage très péguyste du petit Chose de Belcourt à son maître Monsieur Bernard/Louis Germain, et à cette école de la Troisième République dont celui-ci fut un des derniers hussards noirs.

Revisiter la littérature du dix-huitième siècle

Le provincialisme français fait que des Lumières l'on connaît sa version hexagonale, réduite à quelques textes consacrés par l'école et qui font écran

à l'*Aufklärung*. Ce grand mouvement est filtré par des médiations approximatives. De même le romantisme allemand, sauf de Nerval, est assez mal connu. Kant et Hegel et Marx, après 1871, sont vus comme des penseurs teutons comme Freud l'est après 1918. Il suffit de lire Barrès et Péguy pour mesurer la réaction de rejet à l'égard de tout ce qui vient d'outre-Rhin. Ce qui vient d'outre-Manche (et d'outre-Atlantique) n'est d'ailleurs guère mieux loti, sauf, à nouveau, du côté de la *NRF*.

Depuis le romantisme, Voltaire est l'objet de dénonciations répétées de la part des écrivains – "c'est la faute à Voltaire", "dors-tu content, Voltaire...", "le poète des concierges"... Le totem de la république bourgeoise est vu et comme un sectaire et comme un précurseur de la Révolution ; les dadaïstes et Barthes, pour ne citer qu'eux, lui enlèvent, rageusement ou poliment, son statut de grand écrivain. Hugo et Zola voire Sartre célèbrent une figure d'intellectuel, non une œuvre. Son néo-classicisme apparaît étroit et obsolète. Il est celui qui a qualifié Shakespeare de barbare et son antisémitisme suscite des débats³⁵. Une part très réduite de ses écrits – *Candide*, les *Lettres philosophiques*, le *Dictionnaire philosophique* – reste accessible. Il faut attendre les cinquante dernières années pour que, grâce aux travaux de René Pomeau, la complexité de sa pensée soit perçue. Voltaire, au fond, n'était pas très voltairien. On ne peut assurer que ces travaux aient ruiné les idées reçues qui courent sur son compte. Rousseau, au contraire, après avoir bénéficié de la sympathie des romantiques, l'emporte tardivement sur son rival, alors que la Troisième République, à l'instar d'Anatole France, s'était longtemps méfiée de ce théoricien de la souveraineté populaire resté croyant. Ses deux *Discours* et *Le Contrat social* lui valent le statut de philosophe qui est barguigné à son rival. Les *Confessions* et les *Rêveries* sont des œuvres-phares qui inaugurent une prose poétique vouée à un bel avenir.

Le passage des ans a été cruel pour la littérature du dix-huitième siècle. Il en reste un esprit et quelques textes canoniques. Littéraires et philosophes font des choix très différents dans ceux-là. Cette littérature est, pour l'essentiel, un objet de consommation scolaire. Les philosophes français des Lumières ont investi les grandes formes – tragédie, poésie épique – sans les transformer. Leur respect méticuleux du code rhétorique voue les poètes à être d'éloquents néo-classiques. Ce qui, un siècle après Baudelaire et

Rimbaud, est rédhibitoire. Les tragédies de Voltaire et les drames de Diderot sont des documents, pas des monuments. La contribution du second à l'Encyclopédie pèse moins aujourd'hui que *Jacques le fataliste*. Il faudra attendre près de deux siècles pour que ce roman expérimental auto-réflexif ait une postérité avec *Les Faux-monnayeurs*. Le théâtre et les romans de Marivaux, qui était discrètement hostile aux philosophes, et les comédies de Beaumarchais, que les idées n'intéressaient guère, *Les Liaisons dangereuses* de Laclos où les valeurs des Lumières sont perverties, ont définitivement éclipsé la production de leurs contemporains. Un siècle après Lanson, l'échelle des valeurs a été bouleversée.

Et Voltaire (*Ce qui plait aux dames*, 1764) et d'Alembert (*Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, 1751) s'étaient interrogés sur la compatibilité entre l'essor de l'esprit philosophique et l'épanouissement des belles lettres. L'exigence de rationalité ne tarirait-elle pas les sources de l'imagination ? Nous dirions aujourd'hui qu'elle entre en conflit avec la fonction poétique. La crise littéraire des Lumières se laisse deviner dès la fin du dix-huitième siècle. Voltaire, Rousseau et Diderot ont de pâles épigones, les Idéologues, pas de successeurs. Au siècle suivant, Stendhal, Flaubert, Maupassant, auteurs de sensibilité laïque, énoncent en règle que le romancier doit préférer les faits aux idées parce que le génie du roman est étranger à la spéculation intellectuelle. Henry Beyle, fils des Idéologues, écrit de laborieux essais. C'est à Stendhal qu'on doit *La Chartreuse de Parme*. Les naturalistes rendent certes aux écrivains le goût des idées. C'est pourtant non pas à cause de son idéologie positiviste et scientiste mais malgré elle que Zola est un grand romancier. L'écrivain a été infidèle au programme daté du théoricien et son imaginaire a cassé le carcan de sa pesante idéologie. C'est que l'interaction entre la littérature et les idées s'opère autrement au vingtième qu'au dix-huitième siècle. Mallarmé et Proust, Artaud et Camus, pour ne citer qu'eux, ont pour longtemps discrédité la littérature d'idées. Les "romanciers philosophes", pour ce dernier, s'appellent Balzac, Stendhal, Dostoïevski, Proust, Malraux, Kafka³⁶.

Anatole France, dont le dix-huitième siècle est le paradis perdu, n'a oublié qu'une chose, qui est essentielle. Le conflit entre les Lumières et la culture catholique n'est pas central dans la littérature française des deux

derniers siècles. L'institution littéraire autonomisée appelle une stratégie de la différenciation qui nourrit une récurrente querelle des Anciens et des Modernes. Une rupture d'horizon a rendu la question esthétique cardinale. Les tenants des Lumières, penseurs, critiques et écrivains, se placent majoritairement du côté des Anciens, à savoir du côté des classiques puis des réalistes, tandis que les auteurs catholiques, de Chateaubriand³⁷ à Claudel, font le pari de formes nouvelles.

C'est avec le totalitarisme que la littérature fait toujours mauvais ménage. Que l'hyperrationaliste Benda ait été un piètre romancier et que, de Claudel à Bernanos, la littérature se soit bien portée d'avoir partie liée avec "l'infâme", est un fait dont on se gardera de tirer des conclusions idéologiques. Au fond, le roman, le théâtre et la poésie du vingtième siècle montrent que le choix manichéen est moins que jamais de saison. L'usage totémique de la raison est rétrograde chez Benda, l'esprit des Lumières survit dans l'hyporationalisme modeste d'un Camus.

La redécouverte ou la réhabilitation de l'*Aufklärung* et des Lumières est assurément bienvenue après des décennies d'*hybris* idéologique. Une cure d'esprit critique est toujours bonne à prendre après une intoxication de fanatisme. On peut douter que le récent retour à Kant, fût-il réduit à la formule du *sapere aude*, ait quelque effet sur une littérature française qui, de toute façon, est dans une situation de crise avancée, post-moderne et/ou post-progressiste. Mais cela est une autre histoire ...

Jeanyves Guérin
Université de Paris III
UMR Écritures de la modernité

Notes

- 1 Émile Zola, *Le Figaro*, 17 janvier 1881, *Une Campagne*, François Bernouard, 1928, p. 102.
- 2 "Si je m'entête dans la règle étroite du positivisme, c'est qu'elle est le garde-fou de la démente des esprits, de cet idéalisme qui verse si aisément aux pires perversions. Vous en êtes déjà au mysticisme, au satanisme, à l'occultisme" (Zola, "À la jeunesse", *Le Figaro*, 7 février 1896).
- 3 Maurice Barrès, *Les Déracinés*, Paris, UGE, coll. 10/18, 1986, p. 20-27.
- 4 La Troisième République n'a pas de politique culturelle. Le sous-secrétariat aux Beaux-Arts est une aumône et une insulte aux créateurs.
- 5 Antoine Compagnon, *La Troisième République des Lettres*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 112.
- 6 *Ibid.*, p. 219.
- 7 Vincent Descombes, *Proust*, Paris, Minuit, 1987, p. 89.
- 8 Charles Péguy, *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne. Œuvres en prose complètes*, T. III, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1992.
- 9 On leur adjoindra une figure alors influente mais aujourd'hui oubliée, Paul Souday (1869-1929). Le critique du *Temps* était un rationaliste intransigeant et allergique aux modernes. Il invoqua Voltaire pour faire le procès du roman contemporain et reprocha à Proust de ne pas être Anatole France.
- 10 Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*, *Œuvres*, T. III, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1990, p. 82.
- 11 Sur ce point, Anatole France se sépare de Voltaire pour qui le peuple devait être guidé plutôt qu'instruit.
- 12 A. France, *L'Anneau d'améthyste*, *op. cit.* p. 105, 106.
- 13 Anatole France, *Monsieur Bergeret à Paris*, Paris, Le Livre de poche, 1966, p. 108.
- 14 Anatole France, *La Vie littéraire* IV, Paris, Calmann-Lévy, 1892, p. 430.
- 15 Anatole France, *Les Dieux ont soif*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1989, p. 166.
- 16 *Ibid.*, p. 80.
- 17 A. France, *Monsieur Bergeret à Paris*, *op. cit.*, p. 148.
- 18 Charles Maurras, *Anatole France poète et politique*, Paris, Plon, 1924.
- 19 Dans *La Trahison des clercs*, 40 des 96 occurrences du mot "clerc" appellent l'adjectif "moderne" dont la connotation est péjorative.
- 20 Julien Benda, *Du poétique, selon l'humanité, non selon les poètes*, Genève, Les Trois Collines, 1946, p. 80.
- 21 Julien Benda, *Jeunesse d'un clerc*, Paris, Gallimard, 1937, p. 200-201.
- 22 Julien Benda, *Délice d'Eleuthère*, Paris, Gallimard, 1935, p. 222.
- 23 Claude Mauriac, *La Trahison d'un clerc*, Paris, La Table ronde, 1945, p. 62.
- 24 NRF, juin 1937.
- 25 Julien Benda, *Mémoires d'infra-tombe*, Paris, Julliard, 1952, p. 132.
- 26 *Combat*, 14 septembre 1945.
- 27 Jean Paulhan, "Julien Benda le clerc malgré lui", *Critique*, n° 24 et 25, 1948, p. 387-407 et 499-513.
- 28 Albert Camus, préface à Roger Martin du Gard, *Œuvres complètes*, T. I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, p. XVII.
- 29 Gustave Lanson, Compte rendu de *Jean Barois*, *Le Matin*, 24 décembre 1913.
- 30 Sur ce sujet voir David Caute, *Les Compagnons de route*, Trad. fr. Robert Laffont, 1979, passim.

- 31 Albert Camus, *L'Homme révolté, Essais*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1981, p. 506.
- 32 Ferdinand Alquié, *Philosophie du surréalisme*, Paris, Flammarion, 1956.
- 33 André Breton, "Second Manifeste" in *Manifestes du surréalisme*, Gallimard, coll. Idées, 1972, p. 77.
- 34 Jean-Paul Sartre, *Situations IV*, Paris, Gallimard, 1964, p. 127.
- 35 Léon Poliakov (*Histoire de l'antisémitisme*, T. III, Calmann-Lévy, 1976, p. 116 et suiv. et Henri Arvon (*Les Juifs et l'idéologie*, PUF, 1978, p. 66 et suiv.) tiennent Voltaire pour un pionnier de l'antisémitisme moderne. Certains textes laissent en effet pantois. Roland Desné ("Voltaire était-il antisémite ?", *La Pensée*, février 1979), sans absoudre l'écrivain, nuance le réquisitoire des historiens.
- 36 A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe. Essais, op. cit.*, p. 178.
- 37 L'alliance entre la religion et l'art est la pièce centrale de la stratégie développée dans *Le Génie du christianisme* (1802).